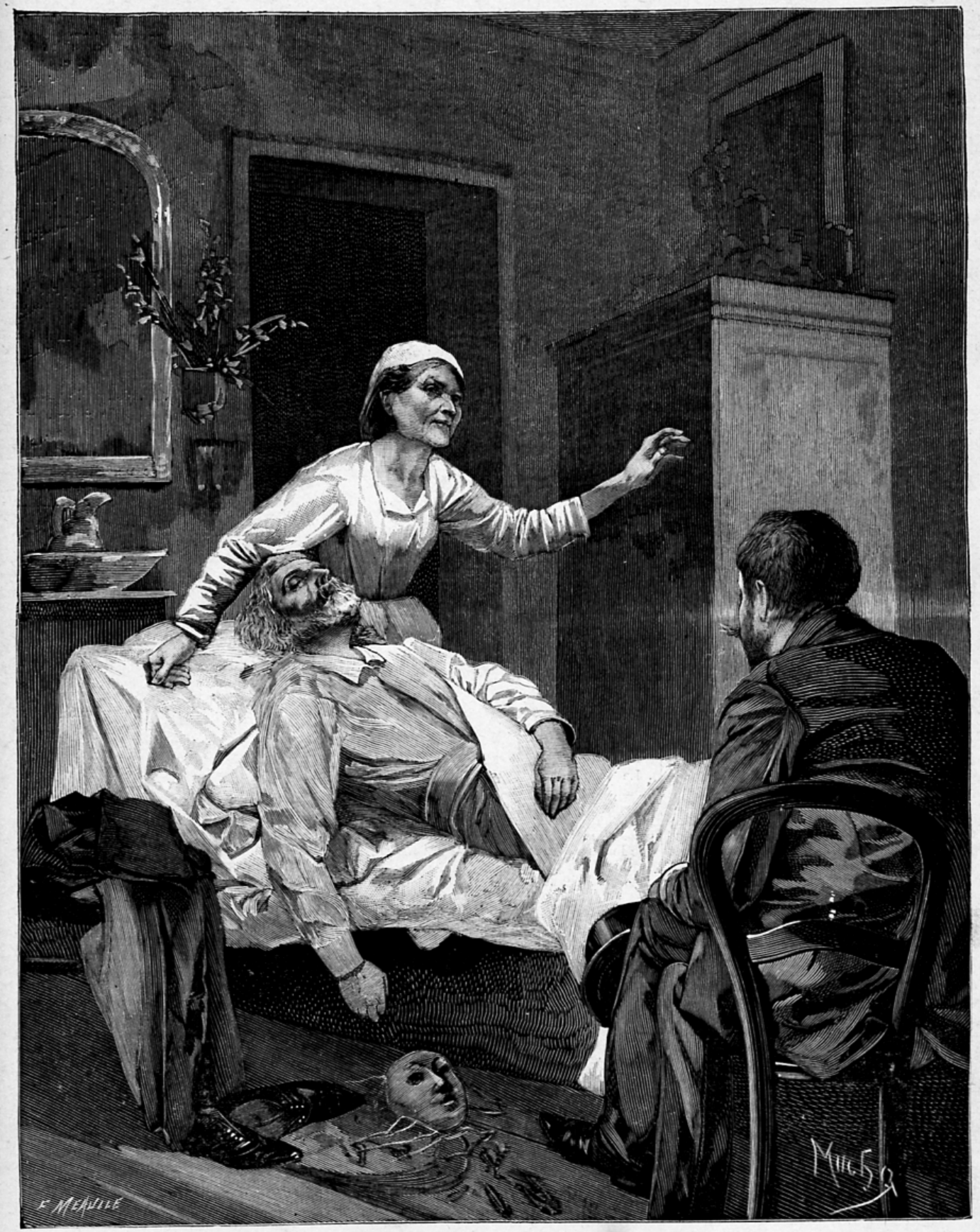
LA VIE POPULAIRE

Abonnements : PARIS ET DÉPARTts : 6 m. 9 fr.— Un an 16 fr.
UNION POSTALE : » 11 fr.— » 20 »
Le Numéro : 15 centimes.

Direction : 18, rue d'Enghien, PARIS

Année 1890. — N° 64
Dimanche 10 Août 1890



LE MASQUE, par GUY DE MAUPASSANT

Le prochain numéro de la *Vie Populaire* contiendra, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Théophile Gautier à Tarbes, de très curieuses pages inconnues du maître.

Sommaire : I. Histoire de la Semaine : Le Masque, par Guy de Maupassant. — II. Jeanne d'Arc, par Joseph Fabre. — III. Madame Prétavoine, par Hector Malot. — IV. Puyjoli, par Jules Claretie. — V. Un Condamné, par Paul Ginisty. — VI. L'Oncle Scipion, par André Theuriet. — VII. A la Dérive ! par Edmund Yates. — VIII. Notes et Souvenirs.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LE MASQUE

Il y avait bal costumé, à l'Élysée-Montmartre, ce soir-là. C'était à l'occasion de la Mi-Carême, et la foule entrait, comme l'eau dans une vanne d'écluse, dans le couloir illuminé qui conduit à la salle de danse. Le formidable appel de l'orchestre, éclatant comme un orage de musique, crevait les murs et le toit, se répandait sur le quartier, allait éveiller, par les rues et jusqu'au fond des maisons voisines, cet irrésistible désir de sauter, d'avoir chaud, de s'amuser qui sommeille au fond de l'animal humain.

Et les habitués du lieu s'en venaient aussi des quatre coins de Paris, gens de toutes les classes, qui aiment le gros plaisir tapageur, un peu crapuleux, frotté de débauche. C'étaient des employés, des souteneurs, des filles, des filles de tous draps, depuis le coton vulgaire jusqu'à la plus fine batiste, des filles riches, vieilles et diamantées, et des filles pauvres, de seize ans, pleines d'envie de faire la fête, d'être aux hommes, de dépenser de l'argent. Des habits noirs élégants en quête de chair fraîche, de primeurs défloréés, mais savoureuses, rôdaient dans cette foule échauffée, cherchaient, semblaient flairer, tandis que les masques paraissaient agités surtout par le désir de s'amuser. Déjà des quadrilles renommés amassaient autour de leurs bondissements une couronne épaisse de public. La haie onduleuse, la pâte remuante des femmes et d'hommes qui encerclait les quatre danseurs se nouait autour comme un serpent, tantôt rapprochée, tantôt écartée suivant les écarts des artistes. Les deux femmes, dont les cuisses semblaient attachées au corps par des ressorts de caoutchouc, faisaient avec leurs jambes des mouvements surprenants. Elles les lançaient en l'air avec tant de vigueur que le membre paraissait s'envoler vers les nuages, puis soudain les écartant comme si elles se fussent ouvertes jusqu'à mi-ventre, glissant l'une en avant, l'autre en arrière, elles touchaient le sol de leur centre par un grand écart rapide, répugnant et drôle.

Leurs cavaliers bondissaient, tricotaient des pieds, s'agitaient, les bras remués et soulevés comme des moignons d'ailes sans plumes, et on devinait, sous leurs masques, leur respiration essoufflée.

Un d'eux, qui avait pris place dans le plus réputé des quadrilles pour remplacer une célébrité absente, le beau « Songe-au-Gosse », et qui s'efforçait de tenir tête à l'infatigable « Arête-de-Veau » exécutait des cavaliers seuls bizarres qui soulevaient la joie et l'ironie du public.

Il était maigre, vêtu en gommeux, avec un joli masque verni sur le visage, un masque à moustache blonde frisée que coiffait une perruque à boucles.

Il avait l'air d'une figure de cire du musée Grévin, d'une étrange et fantasque caricature du charmant jeune homme des gravures de mode, et il dansait avec un effort convaincu, mais maladroit, avec un emportement comique. Il semblait rouillé à côté des autres, en essayant d'imiter leurs gambades ; il semblait perclus, lourd comme un roquet jouant avec des lévriers. Des bravos moqueurs l'encourageaient. Et lui, ivre d'ardeur, gigotait avec une telle frénésie que, soudain, emporté par un élan furieux, il alla donner de la tête dans la muraille du public qui se fendit devant lui pour le laisser passer, puis se referma autour du corps inerte, étendu sur le ventre, du danseur inanimé.

Des hommes le ramassèrent, l'emportèrent. On criait : « Un médecin. » Un monsieur se présenta, jeune, très élégant, en habit noir avec de grosses perles à sa chemise de bal. « Je suis professeur à la Faculté », dit-il d'une voix modeste. On le laissa passer, et il rejoignit dans une petite pièce pleine de cartons comme un bureau d'agent d'affaires, le danseur toujours sans connaissance qu'on allongeait sur des chaises. Le docteur voulut d'abord ôter le masque et reconnut qu'il était attaché d'une façon compliquée avec une multitude de menus fils de métal, qui le liaient adroitement aux bords de sa perruque et enfermaient la tête entière dans une ligature solide dont il fallait avoir le secret. Le cou lui-même était emprisonné dans une fausse peau qui continuait le menton, et cette peau de gant, peinte comme de la chair, attenait au col de la chemise.

Il fallut couper tout cela avec de forts ciseaux ; et quand le médecin eut fait, dans ce surprenant assemblage, une entaille allant de l'épaule à la tempe, il entr'ouvrit cette carapace et y trouva une vieille figure d'homme usée, pâle, maigre et ridée. Le saisissement fut tel parmi ceux qui avaient apporté ce jeune masque frisé, que personne ne rit, que personne ne dit un mot.

On regardait, couché sur des chaises de paille, ce triste visage aux yeux fermés, barbouillé de poils blancs, les uns longs, tombant du front sur la face, les autres courts, poussés sur les joues et le menton, et, à côté de cette pauvre tête, ce petit, ce joli masque verni, ce masque frais qui souriait toujours.

L'homme revint à lui après être demeuré longtemps sans connaissance, mais il paraissait encore si faible, si malade que le médecin redoutait quelque complication dangereuse.

— Où demeurez-vous ? dit-il.

Le vieux danseur parut chercher dans sa mémoire, puis se souvenir, et il dit un nom de rue que personne ne connaissait. Il fallut donc lui demander encore des détails sur le quartier. Il les fournissait avec une peine infinie, avec une lenteur et une indécision qui révélaient le trouble de sa pensée.

Le médecin reprit :

— Je vais vous reconduire moi-même.

Une curiosité l'avait saisi de savoir qui était cet étrange baladin, de voir où gîtait ce phénomène sauteur.

Et un fiacre bientôt les emporta tous deux, de l'autre côté des buttes Montmartre.

C'était dans une haute maison d'aspect pauvre où montait un escalier gluant, une de ces maisons toujours inachevées, criblées de fenêtres, debout entre deux terrains vagues, niches crasseuses où habite une foule d'êtres guenilleux et misérables.

Le docteur, cramponné à la rampe, tige de bois tournante où la main restait collée, soutint jusqu'au quatrième étage le vieil homme étourdi qui reprenait des forces.

La porte à laquelle ils avaient frappé s'ouvrit et une femme apparut, vieille aussi, propre, avec un bonnet de nuit bien blanc encadrant une tête osseuse, aux yeux accentués, une de ces grosses têtes bonnes et rudes des femmes d'ouvrier laborieuses et fidèles. Elle s'écria :

— Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il a eu ?

Lorsque la chose eut été dite en vingt paroles, elle se rassura, et rassura le médecin lui-même, en lui racontant que, souvent déjà, pareille aventure était arrivée.

— Faut le coucher, monsieur, rien autre chose, il dormira, et d'main n'y paraîtra plus.

Le docteur reprit :

— Mais c'est à peine s'il peut parler.

— Oh ! c'est rien, un peu d'boisson, pas autre chose. Il n'a pas dîné pour être souplé, et puis il a bu deux vertes pour se donner de l'agitation. La verte, voyez-vous, ça lui r'fait des jambes, mais ça lui coupe les idées et les paroles. Ça n'est plus de son âge de danser comme il fait. Non, vrai, c'est à désespérer qu'il ait jamais une raison !

Le médecin, surpris, insista.

— Mais pourquoi danse-t-il d'une pareille façon, vieux comme il est ?

Elle haussa les épaules, devenue rouge sous la colère qui l'excitait peu à peu.

— Ah ! oui, pourquoi ! Parlons-en, pour qu'on le croie jeune sous son masque, pour que les femmes le prennent encore pour un godelureau et lui disent des cochonneries dans l'oreille, pour se frotter à leur peau, à toutes leurs sales peaux avec leurs odeurs et leurs poudres et leurs pommades,... Ah ! c'est du propre ! Allez, j'en ai eu une vie, moi, monsieur, depuis quarante ans que cela dure... Mais faut le coucher d'abord pour qu'il ne prenne pas mal. Ça ne vous ferait-il rien de m'aider. Quand il est comme ça, je n'en finis pas, toute seule.

Le vieux était assis sur son lit, l'air ivre, ses longs cheveux blancs tombés sur le visage.

Sa compagne le regardait avec des yeux attendris et furieux. Elle reprit :

— Regardez s'il n'a pas une belle tête pour son âge ; et faut qu'il se déguise en polisson pour qu'on le croie si jeune. Si c'est pas une pitié ! Vrai qu'il a une belle tête, monsieur ? Attendez, j'vais vous la montrer avant de le coucher.

Elle alla vers une table qui portait la cuvette, le pot à eau, le savon, le peigne et la brosse. Elle prit la brosse, puis revint vers le lit et relevant toute la chevelure emmêlée du pochard, elle lui donna, en quelques instants, une figure de modèle de peintre, à grandes boucles tombant sur le cou. Puis, reculant afin de le contempler.

— Vrai qu'il est bien, pour son âge ?

— Très bien, affirma le docteur qui commençait à s'amuser beaucoup.

Elle ajouta :

— Et si vous l'aviez connu, quand il avait vingt-cinq ans ! Mais faut le mettre au lit ; sans ça ses vertes lui tourneraient dans le ventre. Tenez, monsieur, voulez-vous tirer sa manche ?... plus haut... comme ça... bon... la culotte maintenant... attendez, je vais lui ôter ses chaussures... c'est bien. — A présent, tenez-le... si vous croyez qu'il se dérangera tout à l'heure pour me faire de la place, vous vous trompez. Faut que je trouve mon coin, moi, n'importe où. Ça ne l'occupe pas. Ah ! jouisseur, va !

Dès qu'il se sentit étendu dans ses draps, le bonhomme ferma les yeux, les rouvrit, les ferma de nouveau, et dans toute sa figure satisfaite apparaissait la résolution énergique de dormir.

Le docteur, en l'examinant avec un intérêt sans cesse accru, demanda :

— Alors il va faire le jeune homme dans les bals costumés ?

— Dans tous, Monsieur, et il me revient au matin dans un état qu'on ne se figure pas. Voyez-vous, c'est le regret qui le conduit là et qui lui fait mettre une figure de carton sur la sienne. Oui, le regret de n'être plus ce qu'il a été, et puis de n'avoir plus ses succès !

Il dormait maintenant, et commençait à ronfler. Elle le contemplait d'un air apitoyé, et elle reprit :

— Ah ! il en a eu des succès, cet homme-là ! Plus qu'on ne croirait, Monsieur, plus que les beaux messieurs du monde et que tous les ténors et que tous les généraux.

— Vraiment ? Que faisait-il donc ?

— Oh ! ça va vous étonner d'abord, vu que vous ne l'avez pas connu dans son beau temps. Moi, quand je l'ai rencontré, c'était à un bal aussi, car il les a toujours fréquentés. J'ai été prise en l'apercevant, mais prise comme un poisson avec une ligne. Il était gentil, Monsieur, gentil à faire pleurer quand on le regardait, brun comme un corbeau, et frisé, avec des yeux noirs aussi grands que des fenêtres Ah ! oui, c'était un joli garçon. Il m'a emmenée ce soir-là, et je ne l'ai plus quitté, jamais, pas un jour, malgré tout ! Oh ! il m'en a fait voir de dures !

Le docteur demanda :

— Vous êtes mariés ?

Elle répondit simplement :

— Oui, Monsieur... sans ça il m'aurait lâchée comme les autres. J'ai été sa femme et sa bonne, tout, tout ce qu'il a voulu... et il m'en a fait pleurer... des larmes que je ne lui montrais pas ! Car il me racontait ses aventures, à moi... à moi... Monsieur... sans comprendre quel mal ça me faisait de l'écouter...

— Mais quel métier faisait-il, enfin ?

— C'est vrai... j'ai oublié de vous le dire. Il était premier garçon chez Martel, mais un premier comme on n'en avait jamais eu... un artiste à dix francs l'heure, en moyenne.

— Martel ? .. qui ça, Martel ?...

— Le coiffeur, Monsieur, le grand coiffeur de l'Opéra qui avait toute la clientèle des actrices. Oui, toutes les actrices les plus huppées se faisaient coiffer par Ambroise et lui donnaient des gratifications qui lui ont fait une fortune Ah ! Monsieur, toutes les femmes sont pareilles, oui, toutes. Quand un homme leur plaît, elles se l'offrent. C'est si facile... et ça fait tant de peine à apprendre. Car il me disait tout... il ne pouvait pas se taire... non, il ne pouvait pas. Ces choses-là donnent tant de plaisir aux hommes ! plus de plaisir encore à dire qu'à faire peut-être.

Quand je le voyais rentrer le soir, un peu pâlot, l'air content, l'œil brillant, je me disais : « Encore une. Je suis sûre qu'il en a levé encore une ». Alors j'avais envie de l'interroger, une envie qui me cuisait le cœur, et aussi une autre envie de ne pas savoir, de l'empêcher de parler s'il commençait. Et nous nous regardions.

Je savais bien qu'il ne se tairait pas, qu'il allait en venir à la chose. Je sentais cela à son air, à son air de rire, pour me faire comprendre. « J'en ai une bonne aujourd'hui, Madeleine. » Je faisais semblant de ne pas voir, de ne pas deviner ; et je mettais le couvert ; j'apportais la soupe ; je m'asseyais en face de lui.

Dans ces moments-là, Monsieur, c'est comme si on m'avait écrasé mon amitié pour lui dans le corps, avec une pierre. Ça fait mal, allez, rudement. Mais il ne saisissait pas, lui, il ne savait pas ; il avait besoin de conter cela à quelqu'un, de se vanter, de montrer combien on l'aimait... et il n'avait que moi à qui le dire... vous comprenez... que moi... Alors... il fallait bien l'écouter et prendre ça comme du poison.

Il commençait à manger sa soupe et puis il disait :

— Encore une, Madeleine.

Moi je pensais : « Ça y est. Mon Dieu, quel homme ! Faut-il que je l'aie rencontré. »

Alors, il partait : « Encore une, et puis une chouette... » Et c'était une petite du Vaudeville ou bien une petite des Variétés, et puis aussi des grandes, les plus connues de ces dames de théâtre. Il me disait leurs noms, leurs mobiliers, et tout, tout, oui tout, Monsieur... Des détails à m'arracher le cœur. Et il revenait là-dessus, il recommençait son histoire, d'un bout à l'autre, si content que je faisais semblant de rire pour qu'il ne se fâche pas contre moi.

Ce n'était peut-être pas vrai tout ça ! Il aimait tant se glorifier qu'il était bien capable d'inventer des choses pareilles ! C'était peut-être vrai aussi ! Ces soirs-là, il faisait semblant d'être fatigué, de vouloir se coucher après souper. On soupait à onze heures, Monsieur, car il ne rentrait jamais plus tôt, à cause des coiffures de soirée.

Quand il avait fini son aventure, il fumait des cigarettes en se promenant dans la chambre, et il était si joli garçon, avec sa moustache et ses cheveux frisés, que je pensais : « C'est vrai, tout de même, ce qu'il raconte. Puisque j'en suis folle, moi, de cet homme-là, pourquoi donc les autres n'en seraient-elles pas aussi toquées. » Ah ! j'en ai eu des envies de pleurer, et de crier, et de me sauver, et de me jeter par la fenêtre, tout en desservant la table pendant qu'il fumait toujours. Il bâillait, en ouvrant la bouche, pour me montrer combien il était las, et il disait deux ou trois fois avant de se mettre au lit. « Dieu que je dormirai bien cette nuit ! »

Je ne lui en veux pas, car il ne savait point combien il me peinait ! Non, il ne pouvait pas le savoir ! Il aimait se vanter des femmes comme un paon qui fait la roue. Il en était arrivé à croire que toutes le regardaient et le voulaient

Ça a été dur quand il a vieilli.

Oh ! monsieur, quand j'ai vu son premier cheveu blanc, j'ai eu un saisissement à perdre le souffle, et puis une joie — une vilaine joie — mais si grande, si grande !!! Je me suis dit : « C'est la fin... c'est la fin... » Il m'a semblé qu'on allait me sortir de prison. Je l'aurais donc pour moi toute seule, quand les autres n'en voudraient plus.

C'était un matin, dans notre lit. — Il dormait encore, et je me penchais sur lui pour le réveiller en l'embrassant lorsque j'aperçus dans ses boucles, sur la tempe, un petit fil qui brillait comme de l'argent. Quelle surprise ! Je n'aurais pas cru cela possible ! D'abord j'ai pensé à l'arracher pour qu'il ne le vît pas, lui ! mais, en regardant bien j'en aperçus un autre plus haut. Des cheveux blancs ! J'en avais le cœur battant et une moiteur à la peau ; pourtant, j'étais bien contente, au fond !

C'est laid de penser ainsi, mais j'ai fait mon ménage de bon cœur ce matin-là, sans le réveiller encore ; et quand il eut ouvert les yeux, tout seul, je lui dis :

— Sais-tu ce que j'ai découvert pendant que tu dormais ?

— Non.

— J'ai découvert que tu as des cheveux blancs.

Il eut une secousse de dépit qui le fit asseoir comme si je l'avais chatouillé et il me dit d'un air méchant :

— C'est pas vrai.

— Oui, sur la tempe gauche. Il y en a quatre.

Il sauta du lit pour courir à la glace.

Il ne les trouvait pas. Alors je lui montrai le premier, le plus bas, le petit frisé, et je lui disais :

— Ça n'est pas étonnant avec la vie que tu mènes. D'ici à deux ans tu seras fini.

Eh bien ! Monsieur, j'avais dit vrai, deux ans après on ne l'aurait pas reconnu. Comme ça change vite un homme ! Il était encore beau garçon, mais il perdait sa fraîcheur, et les femmes ne le recherchaient plus. Ah ! j'en ai mené une dure d'existence, moi, en ce temps-là ! il m'en a fait voir de cruelles ! Rien ne lui plaisait, rien de rien. Il a quitté son métier pour la chapellerie, dans quoi il a mangé de l'argent. Et puis il a voulu être acteur sans y réussir, et puis il s'est mis à fréquenter les bals publics. Enfin, il a eu le bon sens de garder un peu de bien dont nous vivons. Ça suffit, mais ça n'est pas lourd ! Dire qu'il a eu presque une fortune à un moment.

Maintenant vous voyez ce qu'il fait. C'est comme une frénésie qui le tient. Faut qu'il soit jeune, faut qu'il danse avec des femmes qui sentent l'odeur et la pommade. Pauvre vieux chéri, va !

Elle regardait, émue, prête à pleurer, son vieux mari qui ronflait. Puis, s'approchant de lui à pas légers, elle mit un baiser dans ses cheveux. Le médecin s'était levé et se préparait à s'en aller, ne trouvant rien à dire devant ce couple bizarre.

Alors, comme il partait, elle demanda :

— Voulez-vous tout de même me donner votre adresse ? S'il était plus malade j'irais vous chercher.

GUY DE MAUPASSANT.

Jeanne d'Arc

PAR

JOSEPH FABRE[1]

SUITE

SCÈNE III

JEANNE, FRÈRE RICHARD, puis LAHIRE

(On entend sonner trompettes et clairons. Jeanne est restée agenouillée devant la croix. Elle se relève au moment où arrive frère Richard.)

JEANNE

Comme c'est plaisant à ouïr, la sonnerie des trompettes et des clairons ! Comme c'est beau, une armée défilant par la plaine !... On m'amène mon cheval noir, et Lahire m'apporte ma bannière. Allons !... *(Lahire arrive et remet à Jeanne sa bannière.)* Frère Richard, priez pendant que nous bataillerons. Demandez que capitaines et soldats soient tous bien repentants de leurs fautes, bien purifiés de cœur. Ce sont là de bons armements qu'il faut ajouter aux armements de fer et d'acier pour avoir sûreté de vaincre.

(Elle monte à cheval et s'élance.)

SCÈNE IV

LAHIRE, FRÈRE RICHARD

LAHIRE

Jeanne a raison. Donnez-moi l'absolution, frère Richard.

FRÈRE RICHARD

Il faut d'abord confesser vos péchés.

LAHIRE

Mettez que j'ai fait tout ce que les gens de guerre ont accoutumé de faire.

FRÈRE RICHARD, *ironiquement.*

Hors jurer et piller, n'est-ce pas ?

LAHIRE

Eh ! jarnidieu, si Dieu le père se faisait homme d'armes, il deviendrait pillard.

FRÈRE RICHARD

Allons, je vous absous. Faites votre prière.

LAHIRE

Sire Dieu, je te prie de faire aujourd'hui pour Lahire autant que tu voudrais que Lahire fît pour toi, s'il était Dieu et que tu fusses Lahire.

(Il part.)

SCÈNE V

FRÈRE RICHARD, seul à genoux, devant la croix.

Esprit-Saint, esprit de salut, descends sur les soldats de France ! Sois leur épée, sois leur bouclier ! Guide-les sous ton aile, et disperse, comme au vent la fumée, l'armée des envahisseurs ! *(Il se relève, monte sur le tertre le plus élevé et regarde la bataille.)* La plaine s'ébranle sous les pas des chevaux ; le ciel résonne du cliquetis des armes ; les vagues des combattants s'amoncellent. En avant, piques, hallebardes, becs-de-faucon, arcs, arbalètes, lances, dagues, épées ! Quelle forêt de casques et de cuirasses que fait reluire le soleil ! Déjà mugit la bataille.

(1) Voir la *Vie Populaire* depuis le n° 57.